

La maison commune : un monde vert
L'importance théologique des plantes
The common home: a green world
The theological importance of plants
A casa comum: um mundo verde
A importância teológica das plantas

OTTO SCHAEFER *

Abstract

The terrestrial biosphere is a green world: it is thanks to plants that current biodiversity has been able to evolve, including the human species. We depend on plants because they are our midwives, our nurses, our inspirers and our comforters. Contemporary philosophy begins to take into account this inversion of the usual hierarchy: instead of the vegetative, the lower layer of life and of the soul, we now think of the plant as a cosmogonic force (Emanuele Coccia). This new vision represents a promising challenge for theology. Rereading Genesis 1 reveals the phytocentrism of this key text, the *sustentatio terrae* of plants, more fundamental than the *dominium terrae* of humans. Both the parables of the Kingdom and the Eucharistic meal (purely vegetal) speak of the

* Pastor da Igreja Protestante Unida de França; Encarregado das áreas teologia e ética na Fédération des Églises Protestantes de Suisse (FEPS); doutorado em Ecologia Vegetal pela Universidade de Hohenheim e em Teologia pela Universidade de Estrasburgo; <https://orcid.org/0000-0002-7472-7355>; otto.schaefer0758@orange.fr

eschatological dignity of plants. The baptismal idea of growth in Christ is modeled on the self-unfolding of the plant.

Keywords: Vegetal; Phytocentrism; Ecology; Creation.

Resumo

A biosfera terrestre é um mundo verde: foi graças aos vegetais que se desenvolveu a biodiversidade atual, incluindo a espécie humana. Dependemos das plantas, pois elas são as nossas parceiras, as nossas amas, as nossas inspiradoras e as nossas consoladoras. A filosofia contemporânea começa a aperceber-se desta inversão da habitual hierarquia: em vez do vegetativo, como estado inferior da vida e da alma, pensa-se o vegetal propriamente como uma força cosmogónica (Emanuele Coccia). Esta nova visão representa um promissor desafio para a teologia. A releitura de Gn 1 revela o fitocentrismo deste texto chave, a *sustentatio terrae* das plantas, mais fundamental que o *dominium terrae* dos humanos. Tanto as parábolas do Reino como o Banquete Eucarístico (puramente vegetal) afirmam a dignidade escatológica das plantas. A ideia batismal do crescimento em Cristo é decalcada sobre o autodesenvolvimento do vegetal. **Palavras-chave:** Vegetal; Fitocentrismo; Ecologia; Criação.

Résumé

La biosphère terrestre est un monde vert : c'est grâce aux végétaux qu'a pu se développer la biodiversité actuelle, y compris l'espèce humaine. Nous dépendons des plantes, car elles sont nos sages-femmes, nos nourrices, nos inspiratrices et nos consolatrices. La philosophie contemporaine commence à rendre compte de cette inversion de la hiérarchie habituelle : au lieu du végétatif, strate inférieure de la vie et de l'âme, on pense désormais le végétal comme une force cosmogonique (Emanuele Coccia). Cette nouvelle vision représente un défi prometteur pour la théologie. La relecture de Genèse 1 révèle le phytocentrisme de ce texte clé, la *sustentatio terrae* des plantes, plus fondamentale que le *dominium terrae* des humains. Tant les paraboles du Royaume que le repas eucharistique (purement végétalien) disent la dignité eschatologique des plantes.

L'idée baptismale de la croissance en Christ est calquée sur l'auto-déploiement du végétal.

Mots-clés : Plante ; Phytocentrisme ; Ecologie ; Création.

Introduction

La métaphore de la maison n'a pas d'abord de coloration verte. Elle conjugue le gris du minéral avec le rouge du foyer, la maison étant, idéalement, un lieu de paix où le feu et le sang, domestiqués, tendent à échapper à la violence du monde extérieur. Cependant, l'imaginaire biblique du *shalom* comprend la belle formule « Chacun sous sa vigne et sous son figuier », tournure que l'on trouve dans quatre passages différents du Premier Testament ¹. Parfaitement verte, cette métaphore arboricole de la maison habitée peut être assortie d'un accent explicite de convivialité lorsque nous recevons la promesse « Vous vous inviterez mutuellement sous la vigne et sous le figuier » (Za 3,10).

Et si la maison commune était en réalité une tonnelle garnie de pampres exubérants et remplie des charmants parfums de feuilles de figuier et de fleurs de vigne dont les insectes s'enivrent autant que les humains? Et si nous quittions déjà notre préjugé médio-européen de la maison en pierre et en béton pour intégrer les maisons culturellement les plus répandues, érigées en bois et couvertes de chaume ou de feuilles, constituées des productions providentielles du monde végétal? Tous les ans, la communauté juive quitte la synagogue pour célébrer pendant huit jours la fête des Tentes dans un décor végétal rappelant que la nature, monde vert, est une manifestation de l'alliance offerte par le Dieu Libérateur. Et les rencontres annuelles du séminaire SOFTE à la Tourette, couvent qui nous accueille, comportent toujours, en dehors du bâtiment avec son architecture de génie et ses escaliers mal conçus (imputables à Le Corbusier, eux aussi), le séjour en forêt ou sur le toit dont le « béton loyal »

¹ 1 R 5,5 ; Mi 4,4 ; Za 3,10 ; 1 M 14,12 ; cf. 2 R 18,31.

n'empêchera jamais la victoire discrète sur l'inerte de tous ces petits héros chlorophylliens que sont les lichens, les mousses et les graminées ².

1. La couleur de la maison commune est le vert

Nous allons aborder maintenant le fond de notre sujet : *en parlant métaphoriquement de « maison commune », nous désignons obligatoirement le monde vert que les plantes ont réalisé et continuent de développer sur la planète bleue*. Massive ou fort discrète (rappelons que des algues marines invisibles à l'œil nu produisent la plus grande quantité d'oxygène), la végétation en impose par sa biomasse et son rôle fondamental dans les chaînes trophiques et les cycles biogéochimiques, son apport décisif à la structuration des habitats et, enfin, par les atmosphères au sens psychique et spirituel autant que chimique, qui émanent du jeu vital des plantes. *La maison commune est verte ou n'est pas. Cette éminence du végétal dans toute considération approfondie de la maison commune, planétaire et même régionale, a des conséquences importantes d'ordre cosmologique, anthropologique et théologique* dont nous esquisserons quelques-unes ³.

Nous procéderons en deux étapes. La première consistera à exposer quelques généralités sur quatre fonctions que remplissent les végétaux en faveur des humains et des vivants que nous sommes : *les plantes sont nos sages-femmes, nos nourrices, nos inspiratrices et nos consolatrices*. La deuxième étape se résumera à la reprise théologique de ces quatre fonctions. Suivront quelques remarques conclusives.

² Habitant et co-gestionnaire des lieux, Christophe Boureux est un excellent interprète critique et inspiré de ces deux faces d'un bâtiment exceptionnel et de son contexte paysager.

³ Un développement plus détaillé (comprenant de nombreuses références philosophiques et théologiques, pratiques, artistiques et littéraires) sera fourni dans un livre à paraître, basé sur notre thèse de doctorat en théologie protestante : *La grâce du végétal. Plantes et jardins dans une perspective protestante* (PhD diss., École doctorale de théologie et sciences religieuses [ED 270], 2021), soutenue le 26 janvier 2021 (co-tutelle Strasbourg-Zurich).

2. Les plantes : nos sages-femmes, nourrices, inspiratrices et consolatrices

a) Les plantes – nos sages-femmes

Sans les plantes l'espèce humaine n'existerait pas, tout simplement. C'est-à-dire, nous n'aurions pas été une option réalisable de l'évolution du vivant. Car la complexité de notre constitution d'organismes pluricellulaires, différenciés en organes qui interagissent, est biologiquement inconcevable sans le métabolisme aérobie qui nous caractérise. Nous dépendons de l'oxygène pour atteindre le niveau énergétique requis par la coordination interne d'un organisme pluricellulaire. Et cet oxygène provient des plantes pour une part décisive, quand bien même l'oxydation de l'atmosphère terrestre, processus très lent qui s'étend sur un milliard d'années, n'est pas encore comprise dans tous les détails.

Les plantes (unicellulaires d'abord) ont donc créé les conditions de possibilité physiologiques de l'émergence, dans l'évolution, de l'humain et même de tous les organismes pluricellulaires. C'est en ce sens qu'elles remplissent un rôle de sages-femmes – et la métaphore est même trop modeste puisque leur apport est presque autant maternel qu'obstétrique. Disons que les plantes déterminent la matrice du vivant pluricellulaire dont nous descendons et que nous incarnons.

b) Les plantes – nos nourrices

Comme la quasi-totalité des animaux, nous sommes des organismes hétérotrophes : nous ne pouvons pas exister sans manger, et tout ce que nous mangeons provient directement ou indirectement des plantes. Les plantes sont donc nos nourrices – et là encore, la métaphore est faible, car le sevrage n'intervient jamais : c'est à vie et de génération en génération que nous sommes nourris par les plantes, organismes photoautotrophes, donc capables de produire de la biomasse à partir de composés inorganiques grâce à l'énergie lumineuse. *Nous dépendons donc entièrement des plantes non seulement pour exister mais aussi pour subsister.* Ajoutons qu'en nous nourrissant, les plantes sont généreuses et pleines

d'imagination, car elles nous offrent, bien au-delà de la valeur nutritive, des expériences gustatives et olfactives variées et stimulantes, sublimes parfois. Et saines, en fonction des appétences adaptées qui nous habitent. Une nourrice se soucie aussi du bien-être du bébé et le pose dans le berceau, préfiguration de la maison de l'adulte. Et en effet, les plantes sont nos pharmaciennes, nos constructrices et bien d'autres choses encore que nous renonçons à spécifier pour ne pas alourdir le texte. Le rôle nourricier du végétal fonde la fraternité humaine par la reconnaissance d'une dépendance constitutive qui nous unit en nous faisant grandir ensemble : en accueillant dans une commune gratitude les dons qui nous parviennent des plantes, *nous sommes sœurs et frères de sève comme on parlait autrefois des frères de lait.*

c) Les plantes – nos inspiratrices

Le végétal représente une forme de vie radicalement différente de la nôtre, animale, et en même temps un reflet de l'humain et une transparence du divin. Les plantes nous donnent à penser et à sentir la vie autrement et nous engagent à cet égard dans des rapports de transcendance spécifiques. Nous en voulons pour exemple le motif de la *plante mimorative* dont la théorisation débute avec Rousseau : telle plante, par la place qu'elle tient dans une biographie, évoque, voire reproduit à jamais la présence d'un temps révolu ou d'une personne disparue (chez Rousseau, c'est la pervenche, fleur bleue, qui lui rappelle Mme de Warens). Dans les EHPAD, les plantes dites biographiques, par leur odeur parfois ou le toucher, permettent à des personnes démentes de revivre en mémoire tel moment de leur vie ou telle relation privilégiée et de bénéficier d'un instant de recentrement reconnaissant face aux forces dissipatrices de la maladie. De manière générale, une analogie forte relie les représentations imaginées de la vie intérieure à l'inépuisable variété des formes et des couleurs du monde végétal dans la réalité extérieure. Ce n'est pas sans raison profonde que Paul Ricœur, dans sa théorie de la métaphore vive parle d'*éclosion* au sens du bourgeon ou du bouton floral : on ne peut

saisir la métaphore que métaphoriquement, et la métaphore de la métaphore est végétale ⁴ !

Les plantes sont donc pleines d'âme et les âmes pleines de vie végétale. Chez Rousseau, le mouvement est centrifuge : lorsque tout s'entrechoque dans son âme en souffrance, il fuit dans l'herborisation pour y trouver ce que Leibniz appelle « autant de variété qu'il est possible, mais avec le plus grand ordre qui se puisse ⁵ ». Chez Goethe, le mouvement est centripète : l'auto-déploiement harmonieux de l'organisme végétal est à contempler (comme il le fait, lui, dans son écrit sur la métamorphose des plantes) pour se l'appliquer à soi-même comme une invitation à la croissance harmonieuse de la personnalité. La réflexion de Goethe sur ce sujet dépend d'ailleurs de sources théologiques, mystiques, surtout de Johann Arndt (autour de 1600) et, bien au-delà, de Maître Eckhart (autour de 1300). L'idée est toujours celle du déploiement de la vie du Christ en nous, dans le droit fil de la catéchèse baptismale de Romains 6, et cette existence christomorphe en devenir est comparée à la vie du végétal ⁶.

d) Les plantes – nos consolatrices

C'est devant cet arrière-fond qu'il faut comprendre le discours actuel sur *les plantes résilientes*. Bien sûr, dans des contextes de stratégie agronomique et de sécurité alimentaire, l'emploi de cette expression peut se réduire à l'énoncé d'un objectif technique d'adaptation à des phénomènes divers de stress climatique. Mais peut-on encore parler de résilience aujourd'hui sans prendre en compte le sens fortement popularisé, grâce à Boris Cyrulnik, de résurgence compensatrice d'énergie vitale dans les situations traumatisantes d'épreuve physique et psychique? *Aux plantes résilientes s'attachent les espoirs de résilience des conditions de vie* par lesquels on tente d'atténuer la perspective désespérante de l'anthropocène.

⁴ Paul Ricœur, *La Métaphore vive* (Paris: Seuil, 1975), 391-393.

⁵ Gottfried Wilhelm Leibniz, *Monadologie* (Paris: LGF, 1991 [1714]), §58.

⁶ Cf. Otto Schaefer, "Vertus vertes. Une approche protestante," en *Humains, animaux, nature: quelle éthique des vertus pour le monde qui vient?*, ed. by Gérald Hess, Corinne Pelluchon, Philippe Pierron (Paris: Hermann, 2020), 327-340.

La résilience du monde végétal, fortement entamée pourtant par la sixième extinction qui est en cours, semble fournir des motifs légitimes de se projeter dans la résilience de l'humanité.

Si nous appelons les plantes « nos consolatrices », c'est au sens fort d'un sursaut de vie. L'une des interlocutrices dans les lieux de vie que nous avons étudiés dans notre thèse, artiste et designer, parlait de l'art comme d'une entreprise consistant à conférer de la valeur à ce qui n'en a pas dans nos représentations courantes. Les « plantes du futur », comme elle disait, sont celles dont la valeur se découvre aujourd'hui en opposition à leur dépréciation coutumière. Il n'y a pas de « mauvaises herbes » et, parmi celles que l'on disqualifie par ce terme, nous rencontrons, sans nul doute, des plantes du futur car en nous dérangeant dans nos plantations bien planifiées elles font preuve de la robustesse recherchée en vue des dérèglements écologiques en cours. Reste à leur trouver d'autres qualités, nutritives, gustatives, diététiques, avec le discernement et l'inventivité nécessaires. Une chose est sûre : l'horizon de la promesse s'ouvre devant nous lorsque nous nous penchons vers ce qui pousse à nos pieds.

3. Deux éléments de reprise théologique

A un moment de notre exposé, nous avons déjà franchi le pas vers l'histoire de la théologie et de la piété. Nous procéderons maintenant à une reprise théologique en condensant en deux points les quatre fonctions attribuées aux végétaux dans le cadre de la maison commune planétaire.

a) Le phytocentrisme de Genèse 1

Deux observations majeures font ressortir le phytocentrisme souvent négligé du récit de la création en Genèse 1⁷. La première est la correspondance entre les jours 1 à 3, d'une part, et les jours 4 à 6, d'autre part, ces deux moitiés complémentaires du récit étant couronnées par le jour 7 : dans le repos sabbatique, Dieu habite la création de l'intérieur

⁷ Pour l'exégèse de ce chapitre, je me réfère en partie à la thèse de doctorat (non encore publiée) de Martin Kopp, *Croire en Dieu. La théologie protestante interrogée par la décroissance selon Serge Latouche* (PhD diss. Strasbourg, École doctorale de théologie et sciences religieuses, 2018).

et la remplit de sa vie, après avoir réalisé, dans un rapport plus distant, la série des huit œuvres réparties sur les six jours précédents⁸. Si tel est le cas, la deuxième œuvre du 3^e jour, à savoir le monde végétal, se situe dans un rapport privilégié de condition préalable à la deuxième œuvre du 6^e jour, le couple humain. Et ce 6^e jour, deuxième observation, est encore bien plus complexe puisque les plantes réapparaissent pour être attribuées comme nourriture sélectivement, avec une intention évidente de réduction de la compétition, tant aux humains qu'aux animaux terrestres. Et la ritournelle « Dieu vit que cela était bon » (même « très bon » cette fois-ci, Gn 1,31) apparaît non après la création de l'humain mais après l'instauration d'une coexistence pacifique, grâce aux plantes, de tout ce qui respire sur terre. Si anthropocentrisme il y a (et c'est incontestable pour les motifs de la création à l'image de Dieu et de la domination de la terre dans les célèbres versets 1,26 et 1,28), cet anthropocentrisme se place dans le cadre d'un phytocentrisme fondamental. Par conséquent, le *dominium terrae* des humains dépend de ce qu'on pourrait appeler la *sustentatio terrae*, mandat de pur service, reçu en creux par les plantes. Nous avons donc affaire ici à une version biblique, plus subtile à vrai dire, des plantes sages-femmes et nourrices dont nous parlions plus haut.

b) La dignité eschatologique des plantes dans le Nouveau Testament

Aux plantes inspiratrices et consolatrices répond ce que nous appelons la « dignité eschatologique » des plantes dans le Nouveau Testament. Celle-ci apparaît, tout d'abord, dans un certain nombre de paraboles du Royaume, puis dans les éléments à base exclusivement végétale du repas du Seigneur. La parabole du semeur, celle du grain de moutarde ou encore celle, réservée à l'Évangile de Marc (4,26-29), de la semence qui pousse toute seule, sont des exemples de discours imagés sur la venue

⁸ Cette interprétation qui rompt avantageusement avec l'idée traditionnelle d'une progression linéaire de sept jours (et tous les problèmes d'ordre exégétique et apologétique qu'elle soulève), a été proposée en 1981 par le vétérotestamentaire allemand Odil H. Steck, *Der Schöpfungsbericht der Priesterschrift* (Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 1981). Elle a été vulgarisée en francophonie dans notre premier livre d'éco-théologie: Otto Schäfer-Guignier, *Et demain la terre... Christianisme et écologie* (Genève: Labor et Fides, 1990), 48sqq.

du Royaume de Dieu où la germination, la croissance, la floraison et fructification du végétal manifestent la présence renouvelante de Dieu au monde, au travers de sa création continuée. Dans la parabole en tant qu'événement langagier se déploie un *jeu* aux multiples facettes : entre réalité littérale et réalité métaphorique, entre un phénomène courant et sa requalification christologique par son lien avec la personne même de Celui qui parle, entre l'écoute de l'auditeur et son regard renouvelé sur le monde, entre l'apparente banalité du monde ancien et la surprenante fraîcheur du monde nouveau, les deux étant le même monde. Sans être nullement investi d'un rôle exclusif, le végétal se prête particulièrement bien à ce jeu par son développement spontané et (d'une certaine manière) non-violent, par son auto-déploiement conjuguant les variations imprévisibles dans le détail avec l'harmonieuse fidélité d'un plan sous-jacent.

Il y a plus, et l'origine exclusivement végétale des éléments eucharistiques l'atteste. La nourriture végétale appartient à tous (ce que les règles du glanage et des années sabbatiques illustrent parfaitement). L'abattage en revanche, à l'époque de Jésus, est le privilège de l'institution centralisée du Temple de Jérusalem dont la collusion avec l'occupant romain est patente. Le repas eucharistique représente donc un repas de protestation contre l'oppression et l'exclusion⁹. La dignité eschatologique des plantes redit à sa façon la béatitude que Jésus adresse aux pauvres. Le pape François s'en inspire, directement ou indirectement, lorsqu'il évoque en parallèle la clameur des pauvres et la clameur de la terre. D'une manière ou d'une autre – nous ne pouvons pas entrer ici dans les fortes implications éthiques de notre approche (la lutte contre la privatisation du patrimoine génétique collectif) – le végétal est la réponse consolatrice à ce double cri de détresse. Et consoler, en langage biblique, ce n'est pas que rassurer, c'est défendre et redresser (cf. l'annonce de la fin de l'Exil dans Es 40,1 et l'annonce du Paraclet dans Jn 14-16).

⁹ Pour une inscription plus détaillée de cette interprétation dans une tradition juive (notamment l'offrande végétale vétér testamentaire), puis essénienne, voir Christian Grappe and Alfred Marx, *Le sacrifice. Vocation et subversion du sacrifice dans les deux Testaments* (Genève: Labor et Fides, 1998).

Conclusion : L'habitabilité du monde, expression de la grâce du végétal

Concluons. Le philosophe Emanuele Coccia – qui a formulé dans des termes stimulants une philosophie du végétal à l'opposé du déclassé traditionnel du végétatif – parle de la *force cosmogonique* des plantes¹⁰ : ce sont elles qui conditionnent, maintiennent et complexifient la biosphère dont nous dépendons. Le botaniste Francis Hallé, de son côté, se passionne pour le *génie morphogénétique* des plantes, c'est-à-dire leur déploiement extraordinaire dans une multitude infiniment variée et harmonieusement ordonnée de formes¹¹. Ces approches novatrices provoquent la théologie à un renouvellement, nécessaire et prometteur, de ses figures de pensée cosmologiques et anthropologiques.

Le titre de notre thèse de doctorat « La grâce du végétal » se réfère aux expériences du don et du charme que nous faisons au travers des plantes. A leur niveau, élémentaire et déterminant, estimable au plus haut point dans l'apparente bassesse de leur condition, elles sont des médiatrices de la grâce divine au sein de la création terrestre. Faire des plantes des messagères de la grâce, c'est reprendre l'expérience des réformateurs protestants qui perçoivent dans la création tout entière la merveille de l'acceptation sans condition et des dons gratuits que la foi reçoit en Jésus-Christ et par son Esprit. Plus généralement, réfléchir aux plantes, en théologiens et théologiens, nous conduit non au seuil de la maison commune mais dans la condition de son habitabilité même, non aux marges mais au cœur de la foi qui nous anime et dont nous cherchons à rendre compte.

¹⁰ Emanuele Coccia, *La vie des plantes. Une métaphysique du mélange* (Paris: Payot et Rivages, 2016), 57.

¹¹ Francis Hallé, *Éloge de la plante. Pour une nouvelle biologie* (Paris: Seuil, 1999).

Bibliographie

- Coccia, Emanuele. *La vie des plantes. Une métaphysique du mélange*. Paris: Payot et Rivages, 2016.
- Grappe, Christian, and Alfred Marx. *Le sacrifice. Vocation et subversion du sacrifice dans les deux Testaments*. Genève: Labor et Fides, 1998.
- Hallé, Francis. *Eloge de la plante. Pour une nouvelle biologie*. Paris: Seuil, 1999.
- Kopp, Martin. *Croître en Dieu. La théologie protestante interrogée par la décroissance selon Serge Latouche*. PhD diss. Strasbourg: École doctorale de théologie et sciences religieuses (ED 270), 2018.
- Leibniz, Gottfried Wilhelm. *Monadologie*. Paris: Librairie Générale Française, 1991.
- Ricœur, Paul. *La Métaphore vive*. Paris: Seuil, 1975.
- Schäfer-Guignier, Otto. *Et demain la terre... Christianisme et écologie*. Genève: Labor et Fides, 1990.
- Schäfer, Otto. “La grâce du végétal. Plantes et jardins dans une perspective protestante.” PhD diss., Strasbourg: École doctorale de théologie et sciences religieuses, 2021.
- Schäfer, Otto. “Vertus vertes. Une approche protestante.” In *Humains, animaux, nature: quelle éthique des vertus pour le monde qui vient ?*, ed. by Gérald Hess, Corinne Pelluchon, and Philippe Pierron, 327-340. Paris: Hermann, 2020.

Artigo submetido a 27.10.2021 e aprovado a 22.02.2022.

